

---

*Histoire et philologie de la Scandinavie ancienne et médiévale*  
**L'étude de la grammaire dans l'Islande médiévale**

**Diego Poli**

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/302>

DOI : 10.4000/ashp.302

ISSN : 1969-6310

**Éditeur**

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 189-193

ISSN : 0766-0677

**Référence électronique**

Diego Poli, « L'étude de la grammaire dans l'Islande médiévale », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 139 | 2008, mis en ligne le 05 janvier 2009, consulté le 30 juin 2023. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/302> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.302>

---

## L'ÉTUDE DE LA GRAMMAIRE DANS L'ISLANDE MÉDIÉVALE

Conférences de M. Diego POLI,  
professeur à l'université de Macerata (Italie),  
directeur d'études invité

I. Comme toutes les techniques nécessaires à la préparation d'une nouvelle *scripta* impliquent une intelligence supérieure et une bonne connaissance de la culture littéraire, il n'est pas surprenant de constater que les premiers textes, dans quelque idiome vernaculaire que ce soit, ont été produits par des spécialistes du latin qui, souvent, se mirent à employer la langue vernaculaire au sein du même manuscrit dans lequel se trouvaient déjà des textes écrits en latin provenant d'autres monastères.

Quand le monde scandinave entra en relation, dans le domaine culturel, avec l'Europe occidentale, la civilisation occitane était florissante. De la même époque qui vit les lettrés islandais élaborer leurs traités sur la langue remontent les premières descriptions de la langue des troubadours qui furent toutes composées hors de Provence. À la production italienne en langue provençale et aux doctrines élaborées au sein de l'école sicilienne par l'empereur Frédéric II est lié le nom de Dante et sa théorie linguistique. Ce que souligne cette doctrine est la nature de la langue selon le principe de convention : l'accord linguistique serait conclu entre les parties (*conventio*), qui sont représentées par des savants doués de prestige (*auctores* ou *doctores*), en vue de produire l'invention de la langue (*inventio*) à travers une série d'actions de choix rhétoriques. Il s'agit donc d'une découverte, d'une création, d'une imagination, d'une trouvaille, qui va donner naissance à la langue ; mais en effet c'est la mise en œuvre de la rencontre des savants (*cum-venire*), de laquelle est issue la production de l'objet langagier (*in-venire*).

Dès ses premières attestations, la littérature islandaise se présente à la fois comme prose et comme poésie. Le mètre traditionnel, le *dróttkvætt*, fut employé dans le nouveau cadre idéologique que fournissait le christianisme, mais le vers passa de six à huit syllabes.

Du début du XIII<sup>e</sup> siècle datent deux importantes grammaires latines versifiées : Alexandre de Villedieu (né vers 1160-1170) écrivit son célèbre manuel intitulé *Doctrinale* et Évrard de Béthune (mort vers 1212) composa le *Graecismus*. Le *Troisième traité grammatical* (vers 1250) semble se relier aux grands grammairiens latins par l'intermédiaire de ces deux traités ; mais c'est surtout le *Quatrième traité grammatical* (1340-1350) qui se rapproche de la section appelée *De figuris grammaticis* dans le *Graecismus* en reprenant les quatre figures décrites aux quatre premiers chapitres de cet ouvrage.

Nous sommes aussi en mesure de supposer que l'Islande connaissait d'autres textes des grands rhétoriciens des XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, parmi lesquels l'*Ars versificatoria* de Matthieu de Vendôme (vers 1175), qui se relie à la *Rhetorica ad Herennium* (vers 1210), la *Parisina Poetria* de Jean de Garlande (mort vers 1272).

C'est en particulier la *Poetria nova* (vers 1208-1213), l'ouvrage le plus célèbre de Geoffroi de Vinsauf qui inspira Eysteinn Ásgrímsson, l'auteur du poème *Lilja* (vers 1340-1360), et aussi le *magister* Matthias de Linköping (vers 1320) et Johannes Nicolai de Roskilde (vers 1360).

Le grand commentaire rédigé par Snorri Sturluson dans l'*Edda* (vers 1220) n'échappe pas aux influences du contexte européen. Il s'agit de sujets mythologiques analysés comme le contenu d'une expression formelle, métrique et rhétorique, qui débouche sur le répertoire métrique du poème intitulé le *Háttatal*. C'est une œuvre construite sur une bonne connaissance des grands grammairiens latins aussi que de Priscien. Snorri réussit à rendre classique la mythologie scandinave en lui gardant un aspect formel et en lui donnant une justification historique. Le nom *Edda* signifie « aïeule » et il est employé dans ce sens par Snorri dans les *Skáldskaparmál*. Il est relevé également dans le poème appelé la *Rígsþula*. Cette hypothèse a été acceptée par François-Xavier Dillmann (dans sa traduction annotée de l'*Edda* de Snorri Sturluson, Gallimard, 1991), qui estime qu'il « paraît probable que ce nom de personne fut choisi comme titre de l'œuvre en raison du fait que celle-ci constituait un recueil d'antiques savoirs ». De nos jours, il est généralement admis que « dans l'ensemble, Snorri nous a donné une image fidèle de mythologie païenne, telle qu'il l'a trouvée chez les poètes » (Hilda R. Ellis Davidson), avec ces réserves que les poèmes qui servirent de sources à Snorri ont parfois pu subir eux-mêmes l'influence des œuvres chrétiennes, et que Snorri « était surtout un artiste, et non un anthropologue ou un historien des religions ». Cette interprétation de Snorri doit beaucoup à Georges Dumézil, pour lequel cependant le savant islandais n'a pas inventé de toutes pièces les épisodes mythologiques qu'il relate dans son *Edda*.

**II.** L'histoire de la langue commence avec l'arrivée de l'alphabet latin en Islande, où il fut apporté vers l'an mil par les clercs qui venaient de Norvège et des régions d'Angleterre peuplées par les Scandinaves. Le Danemark fut christianisé en 980 sous le roi Harald à la Dent bleue par des missionnaires venus de l'archevêché de Hambourg-Brême, mais bientôt des relations se nouèrent avec l'Angleterre. En Norvège, les rois Hákon le Bon (mort en 961), Óláfr Tryggvason (disparu en 999/1000) et Óláfr Haraldsson (mort en 1030) introduisirent la nouvelle religion. Selon certaines sources, Óláfr Tryggvason aurait été baptisé en Angleterre par Elphège, l'archevêque de Cantorbéry, tandis qu'Óláfr Haraldsson (le futur saint Olaf) l'aurait été en Normandie, à Rouen, par l'archevêque Robert. La ville de Nidaros (l'actuelle métropole de Trondheim) devint le centre de la vie spirituelle et intellectuelle de la Norvège et de ses colonies, et aussi le lieu de pèlerinage « de tous les régions de la mer du Nord » (selon le chroniqueur Adam de Brême dans les *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum*, livre II, chap. LXXXII) vers la tombe de saint Olaf, le *Rex perpetuus Norvegiae*. Rappelons qu'elle fut transférée dans la cathédrale romane que fit construire le roi Óláfr kyrri à la fin du XI<sup>e</sup> siècle.

Avec le roi Knut le Grand (mort en 1035), qui régna sur l'empire anglo-danois (à partir de 1016-1018) et qui domina la Norvège à partir de 1025, les relations entre ce dernier pays et l'Angleterre furent encore renforcées. En 1151, le cardinal anglais

Nicolas Breakspeare (le futur pape Adrien IV) fut nommé évêque de Nidaros et en 1153 la Norvège gagna son indépendance ecclésiastique.

En l'an 999 ou 1000, le parlement d'Islande (l'*alþing*) prit la décision d'accepter le christianisme. Il en résulta qu'en entrant dans la civilisation de l'Occident chrétien, l'Islande profita des innovations qu'apportèrent à la fois les croisades, la Renaissance des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, l'art roman et l'art gothique, ainsi que la chevalerie et la féodalité.

Les travaux qui fut accomplis en Islande sur la doctrine grammaticale et sur la rhétorique nous sont connus par quatre traités, et par deux textes parvenus à l'état fragmentaire, consacrés aux principaux thèmes de la *grammatica* islandaise : l'orthographe et l'analyse des sons et des lettres, la morphologie (dans ses huit parties) et les figures rhétoriques. L'aspect théorique de plusieurs développements ainsi les exposés qui mettent en relief les contrastes observés entre plusieurs langues (avec des exemples tirés de l'allemand et du grec) permettent de supposer que ces traités furent rédigés pour l'élite intellectuelle.

L'alphabet latin qui, au moins au tout début, a pu être en concurrence avec l'écriture runique, fut adapté à la langue islandaise vers le début du XII<sup>e</sup> siècle. Le processus d'adaptation fut conduit selon les données de l'expérience anglaise, comme cela est clairement énoncé dans le *Premier traité grammatical*.

Les lettrés islandais étaient bien conscients du fait qu'ils appartenaient au vaste ensemble de la civilisation chrétienne. En dépit de cela, le souci de mettre en valeur la tradition autochtone conduisit l'auteur du *Troisième traité grammatical* à nous transmettre – ce qui constitue un cas unique dans les littératures du monde germanique – la description d'une variété de l'écriture runique, constituée de seize signes, lesquels, selon l'observation faite par son auteur, Óláfr Þórðarson, ont des réalisations phonétiques beaucoup plus nombreuses, étant donné que chaque voyelle présente des variations selon sa longueur, son accentuation, etc. (d'après Priscien, *Institutiones*, I).

**III.** On ne trouve que rarement en Islande des textes qui furent rédigés en latin, constatation qui incite à penser que la traduction des sources latines fut entreprise sur une grande échelle par les lettrés islandais et que ces derniers disposaient d'une solide formation linguistique et qu'ils étaient versés dans les arts libéraux.

De ce travail de traduction, on ne constate que l'étape ultime, mais il a dû procéder d'une longue et intense activité par laquelle le métalangage de la grammaire permit le passage de la langue latine et de son écriture à la langue islandaise. Dans ce domaine, les traductions offrent un champ de recherche privilégié pour déterminer à leur juste valeur les moyens d'expression qu'une langue met à la disposition de ceux qui l'utilisent. Ces traductions relèvent aussi des phénomènes de résistance à la pression de faits nouveaux qui furent introduits par le latin ou, au contraire, elles nous montrent l'émergence de ces faits. L'absence d'une littérature sous forme de gloses, parce qu'elle a disparu à l'inverse de ce que l'on connaît dans d'autres contextes – comme pour le vieil anglais, l'irlandais ou l'allemand –, nous fait envisager l'islandais comme s'il avait constitué une langue accomplie dès ses origines.

Dès le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle on situe la composition du *Hátta-lykill*, qui est une véritable *clavis metrica*, jusqu'à la moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle fut rédigé le *Codex Wormianus*, les textes nous montrent la transformation de

la poésie orale dans un art poétique (*ars poetica*) dont les paramètres et les règles provenaient de la doctrine des écoles médiévales. Au début du XIII<sup>e</sup> siècle, Snorri Sturluson rédigea son traité de poétique ; puis son neveu Óláfr Þórðarson composa le *Troisième traité grammatical*, et plus tard l'auteur du *Quatrième traité grammatical* écrivit également, selon toute vraisemblance, l'introduction générale aux quatre traités, et il est fort probable que le même grammairien ait été chargé également de la compilation du *Codex Wormianus*.

À commencer par l'*Edda* de Snorri, la littérature savante qui est transmise par le *Codex Wormianus* (XIV<sup>e</sup> siècle) porte témoignage du fait que la langue scolaire était déjà élaborée et standardisée. L'unité de perspective est soulignée aussi par le fait que les copistes ont écrit et conservé la suite des textes de Snorri et des traités grammaticaux dans le même manuscrit, en élaborant une idée d'hypertexte qui permet de relier les différentes sections du manuscrit et en soudant les textes grammaticaux à l'*Edda* comme s'ils en étaient le prolongement ou le supplément.

Le travail réalisé sur la langue islandaise par les quatre traités grammaticaux s'étend sur une période de deux siècles, du milieu du XII<sup>e</sup> siècle au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, en ayant comme objectif la langue islandaise mais comme point de départ les œuvres techniques qui étaient répandues en Europe occidentale.

La plupart des recherches contemporaines ont porté sur le *Premier traité grammatical*, en raison de sa description phonographique de l'islandais, qui a manifestement été menée selon les principes de la phonologie structuraliste. Une moindre attention a été accordée au *Deuxième* et au *Troisième traité grammatical*, tandis que le *Quatrième traité* a été très peu étudié, à tel point que cet ouvrage n'a fait pas l'objet d'une édition critique à l'époque moderne.

**IV.** Si on veut classer ces traités selon de leur contenu, on doit attribuer le premier et le second d'entre eux au genre phonographique. Le troisième traité sert de trait d'union avec le quatrième : sa première section donne un précis d'orthographe, tandis que les différentes parties du discours sont reliées par un prologue à la seconde section de contenu rhétorique, qui est dédiée aux barbarismes, aux solécismes et à une liste de figures rhétoriques exemplifiées par des poèmes scaldiques ; le quatrième traité est de contenu rhétorique et ajoute des nouvelles figures à celles du troisième.

Un prologue introduit la seconde partie du *Troisième traité grammatical* (elle est appelée *Málskrúðsfræði*, soit *Science* ou *art de l'ornement de la langue*, entendons : *art des figures rhétoriques* – dans la version du ms. AM 748 I b, cette section est appelée *kenningar Donati*), qui est dédiée au style, tandis que la première partie représente la section sur l'orthographe, les sons et les lettres, y compris une comparaison avec les runes, et sur les parties du discours (*Málfræðinnar grundvöllr*, soit *Fondement de la science de la langue*). Comme les sources principales de la première partie sont surtout les deux premiers livres des *Institutiones* de Priscien et celles de la seconde sont le *Barbarismus* de l'*Ars Maior* (livre III) de Donat qui circulait comme appendice à l'œuvre de Priscien, mais dans lequel ne figurait pas la section sur les vertus et les ornements (*skríud ok fegrendi*) ni celle sur les vices du discours (*læstir*), l'absence dans la première section d'Óláfr Þórðarson d'une introduction parallèle à celle de la deuxième partie n'est pas due à une lacune dans la transmission du texte, mais s'ex-

plique plutôt par l'état de la source à laquelle il a puisé : elle devait contenir déjà les *excerpta* des textes et les commentaires d'où Óláfr a tiré ses sujets.

Dans son prologue, Óláfr Þórðarson énonce le but de son œuvre, qui est de donner la capacité de comprendre et d'écrire le latin, mais il utilise aussi le thème de la *translatio*, la topique du déplacement de l'axe du pouvoir (*translatio Imperii*) et du savoir (*translatio studii*) de l'est vers l'ouest, ce qui justifie la nouvelle vision du monde, l'*inventio* des nouvelles langues et les traductions dans celles-ci.

Óláfr modifie la perspective et déplace la translation jusqu'au domaine lointain du Nord-Ouest, jusqu'à la Scandinavie, où, suivant le Prologue de l'*Edda* de Snorri Sturluson, il trouve le foyer ultime de la culture. En faisant un jeu étymologique entre *Asia* et le nom des dieux *æsir*, l'auteur du Prologue attribua une origine asiatique à Óðinn (Odin) et à ses Ases ; après le séjour dans la région de Troie, qui était le centre du monde (*þar er ok mið veröldin*), où régnaient la sagesse et la puissance, la beauté et toute connaissance (*þar mest tignat af þollum giptunum, spekinni ok aflinu, fegrðinni ok alls kostar kunnustu*), les dieux s'établirent en Scandinavie. Cette préhistoire divine, qui est décrite de manière très minutieuse dans le Prologue de l'*Edda*, repose sur le jeu lexical de la ressemblance entre les noms en leur attribuant une signification dans une perspective finaliste. La double lecture de deux aspects (latin et nordique) considérés comme des jumeaux dans la même culture permet d'aborder les sujets d'une façon très proche des modèles : le *Troisième traité grammatical* se réfère constamment à ses sources sans chercher de résultats éclatants. Ce à quoi vise son auteur est de montrer la réciprocité dans le domaine de la culture poétique entre le latin et l'islandais (*diktvöð vers ritin í latinv skaldskap* et *norrænn skaldskapr*) et les stratégies qu'il emploie sont celles consistant à substituer les figures rhétoriques virgiliennes aux exemples de poésie scaldique et d'employer une terminologie technique islandaise à côté de celle de la terminologie latine.

Mais il est important souligner le lien conceptuel du *Troisième traité grammatical* avec le *Deuxième traité grammatical* (ce traité, qui date du début du XIV<sup>e</sup> siècle, est conservé dans le *Codex Wormianus* ainsi que dans le *Codex Upsaliensis*). Le début du *Deuxième traité grammatical* ressemble à celui du *Málfræðinnar grundvöllr* (fondement de la science de la langue) du *Troisième traité grammatical*. Il contient l'observation de la possibilité de sélectionner les bruits de la nature en relation avec les différentes causes accidentelles qui entrent parmi les phénomènes acoustiques. Ajoutons *in fine* que le projet orthographique du *Deuxième traité grammatical* se révèle être unique dans l'ensemble de la littérature islandaise : descriptif et non directif, il se rapproche à cet égard du *Troisième traité grammatical* et apparaît plus éloigné du propos de l'auteur du *Premier traité grammatical*.